Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 10

Artikel: Le perroquet
Autor: H.S.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570239

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Perroquet

Le large ruban d'asphalte semblait bondir au-devant d'eux. La jeune femme jeta un coup d'œil vers son compagnon, et son regard effleura les cuisses musclées. « Je deviens folle, songea-t-elle. Pourquoi ai-je été prendre ce garçon qui me faisait signe du bord de la route ? . . . »

Dédaignant les maisons basses et les files de cyprès, l'élégante voiture de sport courait vers l'Apennin bleuté, à travers la plaine toscane, ocre et vert sombre, dans l'après-midi finissant.

« Allez-vous à Florence, ou comptez-vous pousser plus loin ? » Le jeune homme renversa le buste, croisa les mains derrière la tête, et soupira. « Je dois aller jusqu'à Meran. Ma mère y habite. Elle sera heureuse d'avoir son étudiant de fils pour quelques jours . . . » — « Naturellement . . . » murmura la jeune femme.

Elle n'était pas d'une beauté extraordinaire; mais de clairs yeux verts, et une somptueuse chevelure flamboyante faisaient oublier la légère irrégularité du visage.

Elle sentit tout-à-coup le contact du bras du garçon, et frissonna doucement. Une onde chaleureuse déferla à travers son corps, secoua sa torpeur, et s'évanouit, lui laissant un vague sentiment d'insécurité, et une sorte de faim. Une pensée, une envie, commençaient à se formuler en elle . . . Elle crispa plus fort sa main gauche sur le volant, et y laissa errer sa main droite. Son coude rendait ainsi sa pression au jeune homme, qui ne s'écarta pas, et ce contact timide suffit à créer entre eux comme une trouble camaraderie.

Elle finit par ralentir. Un plan germait dans son esprit. « Si ça ne vous fait rien, dit-elle d'une voix volontairement égale, je vais arrêter un moment : une tasse de café ne me ferait pas de mal, et je connais une trattoria près d'ici . » « Cela ne me dérange nullement. Vous conduisez depuis longtemps, et vous devez être fatiguée. Me permettrez-vous de vous accompagner ? » — Elle fit un signe d'assentiment, et s'engagea dans une petite route latérale, pour s'arrêter devant une façade enguirlandée de vigne.

Ils choisirent une table près de la fenêtre. Il y avait peu de monde dans la jolie salle lambrissée. Un petit groupe d'Italiens discutaient avec chaleur sur quelque mince sujet de sport ou de politique. Une paysanne et son bambino buvaient placidement leur limonade dans de gros verres. Un homme d'un certain âge, élégamment vêtu, était assis au fond de la salle, près d'un grand tonneau richement décoré à la mode toscane. Les rayons obliques du soleil couchant faisaient étinceler une pierre à sa main gauche.

La jeune femme commanda d'abord un verre de cognac, qu'elle but d'un trait, dans un envol de bracelets, comme pour se donner du courage. Elle leva les yeux sur l'étudiant. Il souriait en la regardant, et montrait des dents éclatantes. Il lui offrit une cigarette, et, en lui présentant du

feu, pressa légèrement la main contre son petit doigt. Elle se troubla, et ne put venir à bout de l'allumer. Il enflamma une seconde allumette, et se rapprocha davantage, jusqu'à respirer le parfum des cheveux cuivrés. Il fixait les étranges yeux clairs. Elle soutint son regard un moment, puis baissa les yeux en sentant le sang affluer à son visage. Elle souffla nerveusement la fumée, remua machinalement sa tasse de café. Brusquement, elle se décida, repoussa sa chaise, croisa les jambes d'un air provocant, et l'interrogea délibérément : « Pensez-vous pouvoir réellement gagner Meran aujourd'hui ? Il est bien tard. La nuit sera là dans une demi-heure. Bon gré, mal gré, je crois qu'il vous faudra passer la nuit à Florence . . . » — « Qu'importe ! J'y serai toujours mieux que dans l'affreux patelin où vous m'avez pris si obligeamment. Vous m'avez déjà fait faire un fameux bout de chemin. D'ailleurs, Florence, la nuit, a peut-être quelque chose à m'offrir . . . »

Sa voix trainait. La phrase ambiguë confirma les espoirs de la jeune femme. Considérant avec gourmandise la bouche ferme et bien modelée de son compagnon, elle pensa que la conversation prenait bonne tournure. « Il doit être sûr que je vais lui offrir l'hospitalité . . . et pas rien que cela, sans doute . . . » La palabre des Italiens cessa tout-à-coup. Le calme, soudain, ne fut plus troublé que par le babil de l'enfant. L'étudiant, surpris par le silence insolite, tourna la tête et rencontra le regard de l'homme au brillant fixé sur lui. Troublé, le garçon se retourna vers la fenêtre, et but une gorgée de grappa. Mais ses yeux, comme malgré lui, revinrent vers le fond de la salle. C'est alors qu'il vit l'oiseau. Un perroquet se dandinait sur un perchoir de cuivre jaune. « Regardez donc . . . », cria-t-il avec excitation à la jeune femme, en tendant la main dans la direction de l'animal.

C'était un magnifique cacatoès. Il avait immédiatement compris que le moment était venu d'attirer l'attention sur lui, et pris toutes les mines d'une vedette habituée aux hommages. Il allongeait son bec courbe, lissait son plumage chamarré, battait des ailes, et jacassait d'un air glorieux. Ce n'était toutefois que le début de son manège. Il se mit à sauter à toute vitesse d'une barre à l'autre de son perchoir, en jetant de tous côtés de rapides clins d'yeux. D'un bond, finalement, il essaya d'atteindre le haut du perchoir; mais la chaîne de sa patte se prit dans un barreau, et le pauvre artiste chut lamentablement, la tête en bas. La chaine le tenait de fort court, et ne lui laissait pas le jeu nécessaire pour se rétablir. La malheureuse bête hérissait ses plumes d'angoisse, et battait pitoyablement de ses ailes trop courtes. Les clients riaient aux éclats, et le bambin, d'émotion, renversa son verre.

L'étudiant se leva, et marcha rapidement vers l'oiseau que sa vanité avait jeté dans une si triste situation. Il dégagea soigneusement la chaîne, saisit le perroquet, et le remit sur son perchoir. Mais, pour tout remerciement, l'animal becqueta méchamment la main de son sauveur, ce qui souleva à nouveau l'hilarité générale. Le monsieur distingué se tourna vers le jeune homme : « L'ingratitude est le salaire de ce monde . . . », dit-il en souriant doucement, comme pour le consoler. Ils lièrent ainsi conversation.

L'engouement pour le perroquet tomba aussi vite qu'il s'était levé. Les Italiens payèrent et partirent. La jeune femme à la fenêtre regarda

son bracelet-montre : elle suivait sans indulgence l'entretien des deux hommes. Elle alluma une autre cigarette, et l'avait à moitié fumée qu'ils parlaient encore.

L'étudiant revint enfin. « Excusez-moi de m'être attardé si longtemps, commença-t-il. Puis il se tut une minute et promena la main sur la table d'un air embarrassé. Je . . . j'ai une bonne nouvelle pour vous. Je ne vous encombrerai pas davantage. Ce Monsieur ici — il secoua la tête en direction du fond de la salle — doit monter rapidement vers le Nord. J'aurai donc la chance de pouvoir encore atteindre Meran aujourd'hui . . . Mais je suis désolé de renoncer à votre compagnie . . . »

La jeune femme resta interdite, et une violente rougeur envahit son visage. A force de volonté, elle esquissa un sourire, mais ce n'était qu'un masque grinçant. « Tiens, quel curieux hasard . . . », s'entendit-elle dire enfin. « J'ai à vous remercier infiniment. Si vous ne m'aviez pas amené jusqu'ici . . . » « Laissons-là les politesses, voulez-vous, répliqua-t-elle; tout est bien ainsi.» — Une lassitude amère se mêlait à son humiliation. L'étudiant paya, elle lui tendit la main. « Merci encore, dit-il, a rivederLa . . . » — « Addio . . . »

Elle se rassit. Elle vit les deux hommes se diriger vers une grande voiture. L'étudiant se retourna, fit encore un geste. Stupéfaite, elle vit l'auto, au lieu de poursuivre vers le nord, tourner lentement, et s'élancer vers le sud, sur la route de Pise.

Elle secoua la tête; un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres. Elle était seule dans la salle maintenant. Elle termina son espresso, paya; la serveuse disparut dans l'office. La femme marcha vers la porte; mais avant de passer le seuil, elle se ravisa, et s'approcha du perroquet. L'oiseau était blotti sur son perchoir; il semblait las et mélancolique. Elle l'observa un moment en silence, puis caressa doucement le brillant plumage. Le perroquet s'agita un moment. baissa la tête, puis se posa câlinement sur la paume qu'elle lui tendait . . .

Il ferma ses yeux agiles, et elle n'eut plus qu'une chose lourde et tiède au creux de la main. Elle sentit sa gorge se nouer, et quitta précipitamment la trattoria.

Elle s'assit au volant de la belle et douce voiture, et claqua la portière. Ses mains tremblaient, et des larmes perlaient à ses yeux. Elle dût allumer les phares : une tendre et merveilleuse soirée commençait, une de ces nuits de Toscane que personne ne peut oublier.

Henri S.

Mauvais et gentils garçons

par Scorpion

Dans un récent numéro de notre revue, G. D. a brièvement relevé les mérites d'un livre qui vient de paraître chez Robert Laffont, intitulé «Le cœur en exil», dû à la plume d'un écrivain anglais Rodney Garland. L'ouvrage est digne d'attention et je ne crois pas inutile de m'y attarder quelque peu.